

Antoine

Bello

Les

éclaireurs

roman
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES FUNAMBULES, 1996.

ÉLOGE DE LA PIÈCE MANQUANTE, 1998 (« La Noire », repris dans la collection « Folio », n° 4769).

Voir aussi Collectif, RECLUS in *La Nouvelle Revue française*, n° 518.

LES FALSIFICATEURS, 2007 (« Folio », n° 4727).

Chez d'autres éditeurs

MANIKIN 100, *Éditions Le Monde/La Découverte*, 1993.

EN FUITE, *Nouvelles Nuits*, n° 7, 1994.

LES ÉCLAIREURS

ANTOINE BELLO

LES ÉCLAIREURS

roman

nrf

GALLIMARD

Résumé des *Falsificateurs*

En 1991, Sliv Dartunghuver, jeune Islandais diplômé en géographie, est embauché en qualité de chef de projet par le cabinet de conseil environnemental Baldur, Furuset & Thorberg. Gunnar Eriksson, son supérieur hiérarchique, lui révèle rapidement que le cabinet abrite les activités d'une organisation secrète, le Consortium de Falsification du Réel. Les agents du CFR, disséminés dans des centaines de bureaux et d'antennes à travers le monde, produisent des scénarios qu'ils s'efforcent ensuite d'installer dans la réalité en créant de fausses sources ou en altérant des documents existants. Ainsi par exemple, la chienne Laïka, censée avoir fait le tour de la Terre à bord d'un satellite Spoutnik, n'a jamais existé. Malgré l'insistance de Sliv, Gunnar refuse de dévoiler la finalité du CFR et l'identité de ses dirigeants.

Sliv accepte de rejoindre le CFR, sans saisir toutes les implications de sa décision. Il montre rapidement des dispositions de scénariste exceptionnelles : son premier dossier (la description des manœuvres d'une multinationale pour exproprier le peuple bochiman de ses terres ancestrales) décroche le prix du meilleur premier scénario. Lors de la remise des prix à Hawaï, il rencontre le Camerounais Angoua Djibo, président de la direction du Plan du CFR, ainsi que deux jeunes agents, l'Indonésienne Magawati Donogurai et le Soudanais Youssef Khrafedine, qui vont devenir ses meilleurs amis.

En 1993, Sliv prend un nouveau poste à Córdoba en Argen-

tine. Le bureau de Córdoba est spécialisé dans les opérations de falsification, un domaine qui constitue justement le point faible de Sliv. Celui-ci travaille sous les ordres de Lena Thorsen, une Danoise à peine plus âgée que lui, qui l'a précédé chez Baldur, Furuset & Thorberg. Une saine émulation s'installe entre Sliv, le scénariste surdoué, et la belle Lena qui maîtrise comme personne l'art de créer des sources de référence. Usant sans vergogne de ses prérogatives hiérarchiques, Lena fustige régulièrement Sliv pour sa désinvolture. Un jour, pressé de partir en vacances avec Maga et Youssef, Sliv omet de vérifier une source dans un dossier portant sur le galochat, un poisson qui serait mystérieusement apparu dans les eaux du Pacifique. Par malchance, le gouvernement néo-zélandais s'empare de la question du galochat, qu'il tente de rapprocher des essais nucléaires français dans le Pacifique. Pris de panique à l'idée d'être découvert, Sliv essaie d'effacer ses traces mais ne réussit qu'à attirer un peu plus l'attention sur lui. Le patron du bureau de Córdoba se voit contraint d'appeler les Opérations spéciales à la rescousse. Deux agents particulièrement inquiétants, Jones et Khoyoulfaz, débarquent le lendemain. Thorsen, inquiète pour ses perspectives de carrière, enfonce Sliv dont les dénégations énergiques ne peuvent faire oublier qu'il a, par son imprudence, compromis la sécurité du CFR. Le verdict tombe : il faut supprimer un fonctionnaire du gouvernement néo-zélandais, John Harkleroad, pour circonscrire les risques. Lena Thorsen signe l'ordre de mission mais Sliv s'y refuse et s'en prend violemment à son employeur : personne ne lui a jamais dit que le CFR était parfois amené à tuer. Thorsen dénonce la naïveté de Sliv : s'il avait réfléchi deux minutes, il aurait compris que le caractère clandestin de l'organisation l'obligeait en cas de nécessité à des mesures extrêmes. Finalement, Khoyoulfaz assomme Sliv. Quand celui-ci se réveille, il est trop tard : Harkleroad est mort.

Sliv démissionne et quitte Córdoba sans revoir Thorsen. Il trouve refuge chez sa mère en Islande où il s'abrutit dans le travail physique pour oublier sa faute. Il se rend sur la tombe de John Harkleroad en Nouvelle-Zélande. Mais la culpabilité ne le lâche pas. Il ignore les appels de ses amis Youssef et Maga, à qui

il n'ose pas raconter la vérité. Il sait au fond de lui que Thorsen a raison : il s'est comporté comme un enfant, sans se préoccuper des conséquences de ses actes. Sliv n'arrive pas à reprendre une vie normale. Il ne peut plus lire les journaux sans y chercher les signes d'une intervention du CFR. Il réalise que la falsification est une drogue dont il aura du mal à se passer et finit par écrire à Gunnar pour le supplier de le réintégrer. Quelques jours plus tard, il reçoit sa nouvelle affectation : il part à Krasnoïarsk en Sibérie suivre les cours de l'Académie, qui forme les futurs dirigeants du CFR.

L'ambiance à Krasnoïarsk est studieuse et intensément compétitive. À la fin de la première année, les meilleurs étudiants peuvent choisir de rejoindre l'un des trois corps d'élite, le Plan, l'Inspection générale ou les Opérations spéciales, tandis que les candidats moins bien classés sont reversés dans les directions fonctionnelles. Sliv se maintient facilement dans le peloton de tête et rédige à ses heures perdues un dossier remarquablement abouti sur les archives de la Stasi, la police secrète est-allemande. Alors qu'il se destinait naturellement au Plan, dirigé par son mentor, Angoua Djibo, il opte au dernier moment sur un coup de tête pour les Opérations spéciales, dont le directeur n'est autre que Yakoub Khoyoufz. L'accompagnent l'inévitable Lena Thorsen et le Japonais Ichiro Harakawa.

Dans la foulée, Gunnar révèle à Sliv que l'épisode de Córdoba était une mise en scène. John Harkleroad n'est pas mort. Le CFR a voulu infliger une leçon à Sliv en lui montrant à quels dangers sa légèreté pouvait exposer l'organisation. Sliv en veut d'abord à Gunnar mais se rend compte que celui-ci a agi pour son bien. Dès lors, Sliv reprend goût à la vie. Il renoue avec Maga et Youssef. Ce dernier a un peu de mal à comprendre la réaction de Sliv. Il lui reproche notamment de n'avoir pas dénoncé le CFR puis finit par lui pardonner.

Sliv apprend énormément au contact de Khoyoufz. Pendant deux ans, il sillonne le réseau du CFR et démine des dizaines de situations délicates... sans jamais tuer personne. Il règle un vieux dossier, la carte du Vinland (les Vikings auraient découvert l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb), et en tire la

conviction que le CFR doit arrêter la falsification physique et se concentrer sur la falsification électronique, beaucoup moins dangereuse. Le Comité exécutif du CFR, la plus haute instance de l'organisation, valide l'analyse de Sliv et lui demande de faire le tour des bureaux pour expliquer la réforme. L'autre grand projet de Sliv — aider les Bochimans à se constituer en État indépendant — est en revanche rejeté.

À la fin du premier tome, Sliv célèbre son trentième anniversaire avec ses amis, dont Youssef et Maga, désormais fiancés, qui ont eux aussi intégré l'Académie. Sliv regarde en arrière. Il vient de donner sept ans de sa vie à une organisation qu'il aime et déteste à la fois et dont il ne connaît toujours pas la finalité. Son tempérament de joueur le pousse à s'élever dans la hiérarchie pour percer un jour le mystère du CFR mais il ne peut s'empêcher de se demander : Et si je faisais fausse route ?

Pour Alice, qui aime tant les histoires

PREMIÈRE PARTIE

Dili

Comme chaque fois que je poussais la lourde porte vitrée du cabinet Baldur, Furuset & Thorberg, je méditai brièvement sur le tour qu'avait failli prendre ma vie dix ans plus tôt, ce jour où j'avais répondu à une annonce pour un poste de chef de projet en études environnementales. Si Gunnar Eriksson, le directeur des Opérations du cabinet qui m'avait embauché, n'avait pas décelé en moi des dispositions pour un autre type d'activités, je serais probablement aujourd'hui en train d'évaluer les risques de pollution fluviale que fait courir l'implantation d'une usine d'incinération dans la banlieue de Copenhague.

La réceptionniste, occupée à renseigner un livreur, me salua d'un sourire. Voyant en moi un consultant indépendant qui travaillait épisodiquement pour le cabinet, elle ne s'étonnait ni de mes absences prolongées ni de mes horaires erratiques. Cette couverture que nous avons mise en place avec Gunnar à ma sortie de l'Académie nous donnait entièrement satisfaction : elle répondait à la curiosité du fisc islandais et expliquait mes déplacements aux quatre coins du monde.

— Sliv, quel bon vent ! s'exclama Gunnar en me serrant chaleureusement contre sa poitrine. Je me demandais si tu

n'avais pas perdu notre adresse. À quand remonte ta dernière visite ?

La question était posée sur un ton trop badin pour être totalement innocente. Kristin, la femme de Gunnar, avait succombé un an plus tôt à une embolie pulmonaire foudroyante. Gunnar n'était absolument pas préparé à cette disparition et il lui avait fallu un moment pour encaisser le coup. Il n'avait pas d'autres enfants que les treize agents qu'il avait recrutés durant sa carrière. Comme j'étais à la fois le plus proche de lui et le seul à habiter encore Reykjavík, je passais le voir au moins une fois par semaine, sauf évidemment quand j'étais en mission à l'étranger.

— Trop longtemps, soupirai-je. Je reviens de Sydney, j'ai atterri ce matin. Avant cela, j'avais enchaîné Londres, Toronto et Los Angeles.

— C'est effrayant, grommela Gunnar. Il faudra que j'en touche un mot à Yakoub, tu vas t'esquinter la santé, à la longue.

Nous savions tous les deux qu'il n'en ferait rien. Les Opérations spéciales comptaient moins d'une centaine d'agents et ne pouvaient se passer d'aucun. D'ailleurs, mes plaintes épisodiques ne trompaient personne, et surtout pas Gunnar : j'adorais ma vie d'agent de classe 3 et je ne l'aurais échangée pour rien au monde.

— Et d'abord, quel besoin avais-tu d'aller à Los Angeles ? Ils ne pouvaient pas envoyer Lena ? Elle habite à Hollywood, si je ne m'abuse.

La blessure qu'avait ouverte Lena Thorsen en coupant les ponts avec Gunnar ne s'était jamais totalement refermée. Elle avait quitté Reykjavík dix ans plus tôt sans un mot de remerciement pour celui qui lui avait tout appris. Depuis, elle ne lui donnait plus signe de vie — pas même une carte à Noël.

— Aux dernières nouvelles, elle y était encore, répondis-je. Mais ma mission n'était pas exactement de son ressort. J'ai entendu dire qu'elle se spécialisait dans le piratage informatique.

— Voilà bien un domaine qui me paraît fait pour elle, ronchonna Gunnar. En tête à tête avec son ordinateur toute la journée sans risque de frayer avec quelqu'un de moins intelligent qu'elle. Tu ne lui as pas fait signe ?

On aurait dit ma mère quand elle me reprochait de ne pas téléphoner plus régulièrement à ma sœur. Bizarre comme, avec l'âge, on se préoccupe moins de ses propres relations que de celles des autres.

— Non. À vrai dire, je ne l'ai revue qu'une fois depuis la fin de l'Académie, à un séminaire. Elle n'a pas desserré les mâchoires et pourtant, ce soir-là, quelques-uns de mes collègues lui auraient volontiers conté fleurette.

Il y avait d'ailleurs là un mystère que je ne m'expliquais pas. Les lois de la statistique auraient voulu que nous nous croisions plus souvent. François Bérard, le directeur du centre de Paris, s'était plaint récemment devant moi de n'avoir encore jamais rencontré Lena. Il l'avait plusieurs fois réclamée personnellement en invoquant son expertise des questions de civilisations antiques. Sentant peut-être comme moi que Bérard avait d'autres intentions moins avouables, le planning des Opérations spéciales lui avait chaque fois répondu que l'agent Thorsen était indisponible.

— Mais ne reste pas debout. Tu veux un thé ? Je viens justement de recevoir un arrivage de Ceylan. Tu m'en diras des nouvelles.

— Pas de sucre, répondis-je machinalement en me laissant tomber dans un des confortables fauteuils en cuir de Gunnar. J'ai fait deux ou trois découvertes que j'aimerais partager avec vous.

J'ouvris ma sacoche et en sortis une liasse de feuilles couvertes de notes. Je les disposai en plusieurs piles, tandis que Gunnar pestait dans mon dos contre sa secrétaire Margrét.

— Elle m'a encore chapardé mon sucrier, c'est exaspérant à la fin ! Si elle trouve que je m'empâte, elle n'a qu'à me le dire en face.

De fait, Gunnar avait pris une dizaine de kilos depuis la mort de Kristin. Sa chemise sortait de son pantalon et je notai du coin de l'œil qu'il avait percé un trou supplémentaire à sa ceinture. Je m'abstins cependant prudemment de tout commentaire.

Gunnar déposa une tasse devant moi et prit place dans le deuxième fauteuil.

— Alors dis-moi, as-tu identifié le sixième membre du Comex ?

À mon retour à Reykjavík, Gunnar m'avait lancé un défi : « Si l'on refuse de te révéler la finalité du CFR, pourquoi n'essaies-tu pas de la deviner ? Tu sais que seuls les six membres du Comité exécutif connaissent le secret du CFR. Commence par découvrir l'identité de ces membres, l'étude de leurs dossiers et de leurs actions te fournira ensuite des indices précieux sur leurs motivations. »

C'était d'autant moins sot que ma fonction actuelle constituait un poste d'observation idéal. Ma qualité d'agent des Opérations spéciales m'autorisait à consulter n'importe quel dossier dont je connaissais l'existence (la précision avait son importance, je ne pouvais ainsi pas retirer toute la production d'un agent donné, sauf à suggérer que celui-ci mettait l'organisation en danger et devait être placé sous surveillance). Mais je bénéficiais surtout d'un autre avantage. Angoua Djibo, le président du Plan, m'avait chargé trois ans plus tôt de faire le tour des principales implantations du CFR pour présenter une réforme substantielle dont

j'avais été l'initiateur : l'abandon pur et simple de la falsification physique. J'avais le premier énoncé que l'accélération du progrès technique condamnait inéluctablement les faux à l'ancienne. Un plan falsifié comme la carte du Vinland sur laquelle j'avais travaillé pouvait tromper les experts de son époque mais, tôt ou tard, la science permettrait d'en établir la genèse de façon indiscutable, attirant au passage l'attention sur les conditions de sa mise en circulation. Le CFR ferait mieux, écrivais-je alors, de se concentrer sur la falsification électronique, à la fois plus efficace et moins dangereuse. Je consacrai à la mission de Djibo une énergie qui l'étonna lui-même. En moins de six mois, je rencontrai personnellement les directeurs des quatorze centres du CFR et les patrons de presque deux tiers des bureaux. J'étais évidemment pénétré de l'importance de mon sacerdoce mais j'y voyais surtout l'occasion de m'aboucher avec le management intermédiaire du CFR, les hommes et les femmes qui pilotaient le navire au quotidien et les plus susceptibles de satisfaire mon insatiable curiosité.

— Hélas non, répondis-je. Et encore ne suis-je pas sûr des cinq autres.

— Récapitulons. Que sais-tu avec certitude ?

— Avec une certitude absolue ? Pas grand-chose. Je sais qu'Angoua Djibo fait partie du Comex. Vous me l'avez dit un jour et il ne l'a jamais démenti quand j'y ai fait allusion en sa présence.

— Tu peux tenir ça pour acquis. Quoi d'autre ?

— Comme par ailleurs Djibo préside le Plan, j'ai tendance à penser que Yakoub Khoyoulfaz et Claas Verplanck qui dirigent respectivement les Opérations spéciales et l'Inspection générale font également partie du Comex.

— Oui, je vois, médita Gunnar en soufflant sur son thé brûlant. Les présidents des trois grands corps seraient assurés d'une place au Comex, ça paraît logique.

— À partir de là, j'en suis réduit à des conjectures. Premier angle d'attaque possible : la hiérarchie. Je ne prétends pas connaître en détail l'organigramme du CFR mais j'en ai tout de même une idée relativement précise. Chaque grand corps compte plusieurs vice-présidents...

— Tu connais leurs noms ?

— Oui, affirmai-je en consultant mes notes. Ching Shao, Jim Lassiter et Per-Olof Andersen au Plan ; Martin De Wet et Carolina Watanabe aux Opérations spéciales ; Diego Rojas et Lee-Ann Mulroney à l'Inspection générale.

— Il n'y aurait pas le même nombre de vice-présidents dans tous les grands corps ?

— J'ai de bonnes raisons de le croire. De Wet et Watanabe sont les deux seuls aux Opérations spéciales, c'est établi. J'ai recensé au moins trois vice-présidents au Plan mais c'est aussi le corps le plus étoffé. Quant à l'Inspection générale, ils sont à peine plus nombreux que nous ; ils doivent pouvoir fonctionner avec seulement deux VP.

— Cela te fait toujours sept candidats pour trois places, calcula Gunnar.

— D'où mon idée d'aller regarder du côté des directions fonctionnelles : Ressources humaines, Finances et Informatique. Après tout, les agents qui sortent de l'Académie s'orientent soit vers les grands corps soit vers les directions fonctionnelles.

— Mais tu sais comme moi que les académiciens les mieux classés choisissent invariablement les grands corps. Les directions fonctionnelles ont plutôt mauvaise réputation.

— Je ne dirais pas cela. Elles sont moins prestigieuses car plus classiques. Quel est l'intérêt de rejoindre le CFR si c'est pour travailler dans les ressources humaines ou l'informatique ? Pour autant, ces directions remplissent des fonctions essentielles : il ne me semblerait pas absurde qu'elles soient représentées au Comex.

— Je ne sais pas, déclara Gunnar en sirotant pensivement son thé. Les Ressources humaines à la limite, mais les Finances et l'Informatique, non vraiment, j'ai du mal à y croire.

J'avais appris à faire confiance aux intuitions de Gunnar. Bien qu'officiellement très bas dans la hiérarchie du CFR — il n'était même pas chef d'antenne —, il en connaissait les rouages mieux que personne. Je portai au crayon une croix en regard du nom de la directrice des Ressources humaines, Zoe Karvelis. Gunnar venait sans le savoir de confirmer une de mes théories.

— J'en viens à mon deuxième angle d'attaque : l'harmonie. Je pressens que la composition du Comex obéit à quelques grands équilibres...

— De sexe, de race, me coupa Gunnar. Oui, je l'ai souvent pensé, moi aussi.

— Et probablement aussi de religion. Commençons par le sexe. Si je me base sur les récentes promotions de l'Académie, il y a aujourd'hui presque autant de femmes que d'hommes au CFR.

— Ça n'a pas toujours été le cas, nuança Gunnar. Les cinq premiers agents que j'ai recrutés étaient tous des hommes.

— Il n'empêche. Je serais surpris et pour tout dire un peu choqué si le Comex ne comptait pas au moins deux femmes. Djibo, Khoyoulfaz et Verplanck étant des hommes,

nous aurions donc deux femmes pour les trois sièges restants.

— Il me paraît en tout cas exclu qu'il n'y en ait aucune, reconnu Gunnar. Je dirais une ou deux. Sûrement pas trois.

— Passons à la race et à la religion. Le CFR est une véritable multinationale, active sur les cinq continents. Le Comex reflète presque certainement cette diversité. Djibo est africain ; il m'a confié un jour avoir été élevé dans l'animisme mais je pense qu'il ne pratique aucune religion. Khoyoufz est azéri et musulman. Verplanck est blanc et catholique. Que nous manque-t-il ?

— Je trouve ta question un peu discutable, jugea Gunnar en fronçant les sourcils. Elle présuppose que la composition du Comex dépend plus de considérations géographiques que de la compétence réelle des postulants. Enfin, admettons.

Il reposa sa tasse de thé devant lui et se laissa glisser dans le fond de son fauteuil en fermant les yeux.

— Il te manque un ou une Asiatique pure souche ; un ou une Sud-Américaine ; un autre Blanc, probablement nord-américain du reste ; et peut-être un deuxième Noir, de préférence musulman. Mon Dieu, s'écria-t-il en rouvrant les yeux, si l'on nous entendait !

— Si ça peut vous rassurer, j'ai fait à peu près le même raisonnement. Croisons maintenant ces quatre critères : la position hiérarchique, le sexe, la race et la religion.

Gunnar réfléchit pendant quelques secondes.

— Je comprends maintenant où tu voulais en venir avec les directions fonctionnelles. On dirait que Zoe Karvelis coche pas mal de cases d'un coup : elle n'appartient pas à un grand corps, c'est une femme grecque de race blanche et de religion, voyons, orthodoxe ?

— Touché, répondis-je en souriant.

— Ah ah ! triompha Gunnar qui se prenait au jeu. Maintenant pour la deuxième femme, je verrais bien Carolina Watanabe. Vice-présidente des Opérations spéciales, parents japonais, née au Brésil. Catholique ou bouddhiste ?

— Bouddhiste, mais ses enfants fréquentent une école catholique à Rio.

Gunnar me coula un regard interloqué.

— Ma parole, tu connais ton sujet !

— Vous voulez le nom de ses deux chats ? Sérieusement, j'ai un problème avec Watanabe. Elle n'a jamais vécu en Asie. À mon sens, les deux vrais candidats asiatiques sont la Chinoise Ching Shao, vice-présidente du Plan, et l'Indien Marvan Nechim, directeur de l'Informatique.

— Oublie l'Informatique, décréta Gunnar qui tenait décidément en piètre estime les sectateurs du binaire. C'est Shao ta deuxième femme.

J'avais rencontré Watanabe et Shao lors de mon périple ; la Chinoise m'était apparue plus énigmatique que la Brésilienne, sans doute en partie parce que je ne comprenais qu'un mot sur deux quand elle s'exprimait en anglais. Je traçai une croix à côté de son nom.

— Cela nous laisserait deux candidats sérieux pour le dernier fauteuil : Jim Lassiter, noir, américain, vice-président du Plan...

— Encore quelqu'un du Plan ? Raye-le de ta liste.

— Ou Parviz Shajarian, iranien, musulman et directeur financier...

Gunnar secoua la tête.

— Le CFR est riche à milliards, je ne vois pas pourquoi le Comex s'embarrasserait d'un comptable. Non, le plus probable, c'est que le sixième membre est un agent hors

classe dont tu n'as jamais entendu parler. Tu sais ce qui serait rosse ?

— Non ?

— C'est qu'il soit scandinave ! s'esclaffa Gunnar. S'il y a deux sous de vrai dans ta théorie de l'harmonie, tu pourrais dire adieu à l'idée de rejoindre le Comex.

Cette perspective m'avait évidemment effleuré l'esprit mais une autre découverte récente m'avait alarmé encore bien davantage : parmi mes sept ou huit favoris, un seul — Lassiter — avait plus de soixante ans. Il n'existait sans doute pas d'âge officiel pour partir à la retraite au Comex mais je ne pouvais m'empêcher de penser que la jeunesse des membres actuels ne faisait pas mes affaires.

— Oublions le sixième homme un instant, reprit Gunnar comme pour m'éviter de céder au désespoir, et penchons-nous plutôt sur les dossiers des cinq membres présumés. Combien en as-tu retrouvés ?

— La réponse à cette question n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air. Il faut en effet écarter les dossiers produits par chaque membre avant qu'il ne soit coopté au Comex, c'est-à-dire avant qu'il ne se voie révéler la finalité du CFR. Or...

— Les dates de nomination ne sont pas publiques, acheva Gunnar.

— Exactement. On peut toutefois essayer de les retrouver. Il semblerait par exemple que Djibo ait produit deux dossiers par an jusqu'en 1988. Je dis bien « il semblerait » car les archives refusent de me fournir la liste. Puis il n'a rien publié entre 1989 et 1991 — en tout cas rien qui me soit revenu aux oreilles — et seulement un dossier par an en moyenne depuis 1992.

— Ainsi, selon toi, il aurait été trop accaparé par ses

nouvelles fonctions pendant les deux premières années. C'est mince comme raisonnement.

— D'autant plus mince, concédai-je, qu'il existe d'autres explications à son silence : il a pu prendre d'autres responsabilités cette année-là — la présidence du Plan par exemple —, s'offrir une année sabbatique, que sais-je encore ? Enfin bref, j'ai déterminé de la sorte une date théorique d'arrivée pour chacun de mes cinq favoris : 1988 pour Djibo, 1990 pour Khoyoulfaz, 1986 pour Verplanck, 1996 pour Shao et 1997 pour Karvelis. Selon mes informations, ils auraient produit ensemble vingt-six dossiers.

— Seulement ?

— Je trouve au contraire que c'est beaucoup. La conception d'un bon dossier prend des semaines. Je me demande comment ils arrivent à caser cela dans leur emploi du temps.

En fait, je croyais le savoir. Les dirigeants du CFR restaient des agents avant tout. Produire des dossiers était leur raison d'être. Dans une organisation classique, les individus qui s'élèvent dans la hiérarchie sont généralement trop heureux d'abandonner leurs tâches quotidiennes au profit d'occupations réputées plus nobles. Le CFR fonctionnait à l'inverse : les cadres supérieurs se battaient pour conserver le droit d'assurer les charges des agents de base.

— Ils sont sûrement aidés, marmonna Gunnar. Je n'imaginais pas Djibo appeler Berlin pour demander qu'on lui ficelle une légende. Mais peu importe après tout, que ressort-il de ces dossiers ?

— Rien de très net, j'en ai peur. Tous les sujets sont abordés, du plus sérieux comme la guerre au Rwanda jusqu'au plus trivial comme l'extinction d'une langue imaginaire proche de l'araméen, le mlahsô.

— Peux-tu au moins organiser les dossiers en grandes familles ? demanda Gunnar.

— Pas vraiment. Deux dossiers traitent de conflits territoriaux. Khoyoulfaz invente des arguments en faveur de l’Azerbaïdjan dans sa dispute avec le Nagorny-Karabakh sur le couloir de Lachine...

— Jamais entendu parler.

— C’est la route montagneuse la plus courte entre l’Arménie et le Nagorny-Karabakh. Une voie âprement convoitée mais pas non plus l’enjeu stratégique du siècle. Idem pour l’autre conflit, qui concerne l’île de Koutsouzov revendiquée à la fois par la Chine et par la Russie...

— Et laisse-moi deviner, m’interrompt Gunnar : Shao prend position pour la Chine ?

J’opinai. Il commenta dédaigneusement :

— Bref, chacun derrière son drapeau... Tu fais fausse route.

— J’ai trois dossiers qu’on peut regrouper sous le thème « Réforme du capitalisme », continuai-je.

— Là, tu m’intéresses davantage, déclara Gunnar en s’avançant dans son fauteuil pour se resservir une tasse de thé.

— Verplanck crée de fausses pièces à charge dans le procès en abus de position dominante que l’Union européenne intente à Microsoft ; Karvelis aide le syndicat des créateurs d’œuvres artistiques à obtenir une extension de vingt ans de la durée des copyrights ; Verplanck, encore lui, émeut l’Amérique avec trois cas — fabriqués — d’enfants morts faute de soins médicaux, qui accélèrent le passage du State Children’s Health Insurance Program.

Gunnar réfléchissait, s’efforçant comme je l’avais fait quelques semaines plus tôt de discerner une cohérence entre ces trois dossiers.

— Dénonciation des monopoles, juste rémunération de la création intellectuelle, énonça-t-il enfin, ça ressemble à

un retour aux origines du capitalisme. Mais la couverture médicale obligatoire des enfants me laisse perplexe.

— Peut-être une tentative de mâtiner le capitalisme anglo-saxon d'un peu d'humanisme à l'européenne, hasar-dai-je sans trop y croire moi-même.

— Quoi d'autre ?

— Un très bon dossier de Djibo sur les enfants naturels que Thomas Jefferson aurait eus avec Sally Hemings, une de ses esclaves...

— Les histoires d'esclavage, c'est sa marotte, me coupa Gunnar. Il les réussit très bien, du reste.

— Une quasi-réédition du dossier Laïka, avec le lancement de Kwangmyongsong, le premier satellite nord-coréen. La fusée est restée coincée sur le pas de tir mais les Coréens prétendent que le satellite tourne au-dessus de nos têtes depuis septembre 1998. Dans le même ordre d'idées, Karvelis romance l'incarcération d'Hugo Chávez entre 1992 et 1994.

— J'ignorais qu'il avait fait de la prison. Pour quel motif ?

— Son coup d'État contre le président Pérez ayant lamentablement échoué, Chávez se rendit en direct à la télévision et gagna le cœur de millions de Vénézuéliens en se posant comme un recours contre la kleptocratie de Pérez. Il passa deux ans en prison et en sortit avec une excroissance de chair à l'œil qui réduit significativement sa vision. Karvelis prétend que Chávez aurait attrapé ça pendant son incarcération, sous-entendant qu'il n'avait pas fait l'objet d'un suivi médical et renforçant ainsi son image de martyr. En fait, la carnosité de Chávez remonte à son adolescence mais elle était jusque-là restée contenue dans des proportions raisonnables.

— Quel rapport entre l'œil de Chávez et un satellite nord-coréen ? demanda Gunnar, manifestement sceptique.

— Dans les deux cas, le CFR a favorisé des ennemis déclarés des États-Unis. Deux autres dossiers tournent d'ailleurs autour de l'avènement de la Chine. L'un vise à donner l'impression que la République populaire est plus avancée qu'elle ne l'est en réalité dans ses projets de construction d'un porte-avions nucléaire. L'autre réunit plusieurs jeunes artistes chinois sous la bannière d'un mouvement imaginaire, le réalisme cynique.

— Je ne sais pas trop qu'en penser. Le CFR a-t-il favorisé l'expansion de la Chine avec ses dossiers ou, au contraire, ne fait-il qu'accompagner son essor ? Oui, entrez !

Une jeune femme poussa la porte, les bras chargés d'une pile de classeurs qui menaçait de s'effondrer. Je m'élançai pour la soulager d'une partie de son fardeau et restai en arrêt devant son visage que cachait à moitié une longue mèche de cheveux blonds. Elle aussi m'avait reconnu.

— Nina Schoeman ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— De l'intérim, répondit-elle. J'ai démarré la semaine dernière.

Elle ajouta à l'adresse de Gunnar, qui était resté assis :

— J'ai photocopié les trois premiers classeurs, je m'occuperai des autres demain.

— Merci, mademoiselle Schoeman, dit Gunnar de son ton le plus digne en posant sa tasse de thé. Je n'ignore pas que la Constitution islandaise vous garantit un certain nombre de droits fondamentaux, mais croyez-vous qu'il vous serait possible de vous habiller de manière un peu plus classique à l'avenir ? Nous recevons régulièrement des clients à l'agence et je détesterais que votre style vestimentaire... disons avant-gardiste n'en conduise certains à

réorienter leurs budgets vers des officines plus traditionnelles.

Quel dommage que je n'aie pu prévenir Gunnar. Je lui aurais évité la réplique cinglante qui suivit :

— Il me semble justement que vous auriez bien besoin de faire le tri dans votre clientèle, riposta aigrement Nina. Comment pouvez-vous accepter le fric de ces pollueurs de Mollenberg qui démontent leurs usines bourrées d'amiante pour les reconstruire dans les pays du tiers-monde ?

Devant cette référence au premier client de Baldur, Furuset & Thorberg, Gunnar manqua s'étrangler. Je lui fis signe que je repasserais chercher mes affaires et poussai brutalement Nina hors du bureau.

Nina Schoeman faisait partie de ces gens qu'on ne devrait jamais rencontrer sans préavis. L'intensité de son regard, la franchise de ses gestes, son niveau d'engagement dans la conversation vous saisissaient à la gorge au point de vous faire regretter de n'avoir pas préparé votre texte.

Je l'avais connue en maîtrise de géographie sur les bancs de l'Université de Reykjavík à la fin des années quatre-vingt. Nous suivions tous les deux un second cursus en parallèle : elle en sciences politiques et moi en histoire. Nos points communs s'arrêtaient là : je débarquais d'Húsavík, un petit village du nord-est de l'Islande où ma mère élevait des moutons ; elle était arrivée d'Afrique du Sud quelques années plus tôt, sa mère ayant épousé un Islandais en secondes noces. Je n'étais jamais sorti d'Europe ; elle avait posé ses valises sur tous les continents. Je n'adressais la parole à personne ; elle parlait fort, et toujours la première.

Elle n'était pas d'une beauté conventionnelle. Je ne saurais dire si ses traits étaient délicats ou grossiers, si son visage était rond ou bien triangulaire. Ce n'était pas le genre de détails auxquels on s'arrêtait en regardant Nina. Ce qui frappait avant tout, c'était l'énergie qui émanait

d'elle. Elle semblait parfois dressée sur la pointe des pieds, les muscles tendus, prête à partir, comme ces sauteuses en hauteur qui ont un pied sur la planche et dont le corps se prépare déjà à effacer l'obstacle. À d'autres moments, elle m'évoquait une karatéka, solidement campée sur ses appuis, attendant son adversaire, sûre de la force explosive accumulée dans ses poings. À d'autres encore, une avironneuse méthodique dont chaque coup de rames fait remonter les muscles dans les épaules. Elle n'était ni une poupée ni une danseuse mais une athlète, dont les vêtements volontiers provocateurs ne pouvaient dissimuler la silhouette presque parfaite.

Je tenais Nina pour l'étudiante la plus brillante de notre promotion mais peu de ses condisciples et encore moins de ses professeurs partageaient mon avis. Elle avait des notes moyennes — bien inférieures aux miennes — et décrocha ses deux diplômes sans mention. Elle séchait la moitié des cours en amphï mais, contrairement à d'autres, ce n'était pas pour faire la grasse matinée. Elle avait installé son camp de base à la bibliothèque, où elle dévorait tour à tour la presse internationale, des romans étrangers ou des essais historiques d'auteurs dont je n'avais jamais entendu parler. Elle s'était aménagé un coin à elle au bord de la section de littérature allemande, où elle laissait ses affaires : un sac à dos en toile kaki, une paire de chaussures de course, un parapluie, une bouteille d'eau et une boîte de biscuits. Je n'aurais pas été autrement surpris d'y trouver un sac de couchage. Elle lisait les coudes sur la table, la tête entre les poings, jetant de temps à autre une note sur un grand cahier noir qui ne la quittait jamais. Quand arrivait l'heure d'un cours qui l'intéressait, elle se levait brusquement en laissant tout en plan, sachant que la bibliothécaire veillerait à garder son sanctuaire inviolé. Les deux femmes entrete-

naient une solide amitié depuis que Nina s'était opposée à un projet de fermeture de la bibliothèque pendant les congés scolaires. Le doyen de l'université qui espérait réaliser quelques économies avec cette mesure avait dû céder devant la fronde fédérée par Nina autour de quelques slogans percutants, tels que « Mon cerveau ne prend pas de vacances » ou « Échange trois professeurs permanents contre une bonne bibliothécaire ».

Car c'était dans l'action militante que Nina donnait sa pleine mesure. Elle appartenait à tous les groupes de discussion du campus, depuis le Collectif contre les pluies acides jusqu'à l'Association pour la scolarisation des fillettes musulmanes. L'aisance et la résolution avec lesquelles elle s'exprimait forçaient l'adhésion. Elle avait le don de trouver chaque fois la formule qui électrisait l'auditoire ou la perspective historique qui élevait la cause la plus anecdotique au rang d'enjeu de civilisation. L'extinction progressive de la tortue caouanne s'expliquait ainsi par la surexploitation des fonds marins, tandis que la démolition d'une mosquée insalubre à Hambourg menaçait la coexistence pacifique des religions du Livre. Car Nina s'était constitué au fil des ans un réseau de correspondants dans le monde entier. L'Islande ne suffisant pas à étancher sa soif de justice, elle se mobilisait pour des causes exotiques plus improbables les unes que les autres : la protection du guanaco de Patagonie et l'autonomie du territoire d'Aceh en Indonésie sont celles qui me reviennent spontanément à l'esprit dix ans plus tard mais elles n'étaient pas les seules.

Je ne fréquentais pas Nina à l'époque mais je l'estimais et je crois pouvoir dire que le sentiment était réciproque. Elle m'avait chaudement félicité à la sortie de l'amphi un jour que j'avais souligné la contribution du géologue

Alexander Du Toit à la théorie de la dérive des continents. Du Toit était sud-africain et Nina estimait qu'il n'occupait pas dans nos manuels la place qu'il méritait. Nous avons commencé à partir de ce jour à nous saluer d'un hochement de tête quand nous nous croisions. Je m'en étais prudemment tenu là, de peur qu'elle ne m'entraîne dans ses activités militantes que je pressentais redoutablement chronophages.

Je n'en étais pas moins ravi de la revoir. Mes deux meilleurs amis habitaient à plusieurs milliers de kilomètres, j'avais perdu le contact avec presque tous mes anciens camarades et — pourquoi ne pas l'avouer ? — je ne résiste jamais à une bouffée de nostalgie.

— Viens, l'entraînai-je en fermant la porte du bureau de Gunnar, il y a un bistrot en bas.

— Pas de refus. De toute façon, j'avais terminé.

Elle enfila son manteau et fit glisser son sac à dos sur son épaule droite. Je ne fus pas surpris de constater que c'était le même qu'il y avait dix ans. Je devinais que la fidélité de Nina se manifestait de mille façons différentes.

Nous dégringolâmes l'escalier comme deux collégiens et nous nous engouffrâmes dans un bar américain qui venait d'ouvrir ses portes. Nina sursauta en découvrant la carte :

— Tu réalises qu'un café *latte* coûte le salaire quotidien d'un ouvrier malgache ?

— Je t'invite, dis-je en me maudissant aussitôt pour ma stupidité.

— Tu plaisantes, j'espère !

Elle s'acquitta de sa commande en écoulant sa petite monnaie. Dès que nous fûmes assis, je volai au secours de Gunnar :

— Tu sais, malgré les apparences, ce n'est pas un mauvais bougre.

— Qu'est-ce qui lui a pris, merde ! râla Nina. Déjà que la paye est nulle, il ne croit quand même pas que je vais me saper en Donna Karan !

Je l'observai en douce. Elle portait un jean orange retenu par une ceinture cloutée, un tee-shirt blanc où, sous la photo d'une adolescente asiatique au sourire triste, s'éta-
lait ce texte : « Sauvez Sonia, vendue par ses parents à l'âge de neuf ans et livrée aux proxénètes de Patpong pour le plaisir des mâles occidentaux », et une paire de Rangers noires. Sans être un spécialiste de la mode, je me dis qu'il existait sûrement un moyen terme entre le style vestimentaire de Nina et celui d'une banquière londonienne.

— Il est un peu surmené en ce moment, avançai-je.

— Tu parles ! Il n'en fiche pas une ramée. Tu crois que je n'ai pas remarqué son petit manège ? Il arrive à dix heures, distribue des dossiers avant le déjeuner et ne sort plus de son bureau que pour aller remplir sa théière à la cuisine.

— Il a perdu sa femme récemment.

Je vis son expression changer radicalement. Je pouvais suivre le cheminement de ses pensées à la trace. La compassion était en train de l'emporter sur la lutte des classes.

— Oh non ! gémit-elle comme si, enfant, elle avait sauté sur les genoux de Kristin Eriksson.

— Il essaie de reprendre le dessus mais ce n'est pas facile, continuai-je sans avoir le sentiment de proférer un trop gros mensonge.

— Il doit lutter, décréta-t-elle.

Elle avait déjà rassemblé ses esprits et élaborait maintenant un plan de bataille.

— Les premières semaines sont les plus dures mais nous allons le sortir de là.

Je changeai brusquement de sujet pour ne pas avoir à lui

révéler que le veuvage de Gunnar remontait à seize mois. Elle l'aurait pris pour un homme faible, ce qu'il n'était absolument pas.

— Alors, que deviens-tu ? Tu cherches un job ?

J'imaginai qu'elle avait perdu son emploi précédent et qu'elle s'était inscrite dans une agence d'intérim le temps de trouver un nouveau poste.

— Non, pourquoi ? Tu as quelque chose à me proposer ? Ah, je vois ce que tu penses : comment peut-elle encore en être à faire de l'intérim à son âge ? C'est ça, hein ? Eh bien, sache que j'enchaîne les missions depuis dix ans : secrétaire, réceptionniste, hôtesse, tout ce qui se présente. Je ne reste jamais plus de trois mois dans la même boîte. Au-delà, je sens que je risquerais de m'attacher et ça me détournerait de l'essentiel.

L'essentiel ? Plusieurs idées me traversèrent l'esprit : la famille ? Le sport ? La religion ?

— La lutte ! s'exclama-t-elle enfin comme si elle s'adressait à un demeuré.

— Ah, tu continues comme à la fac ? demandai-je sans réaliser que j'aggravais mon cas à chaque nouvelle question.

Nina me transperça de son regard bleu métallique.

— Vous me faites rigoler, vous autres ! Comme s'il y avait un âge pour tout ! Alors, c'est ça la vie pour toi ? On va à l'école jusqu'à vingt ans, on s'enrôle dans un syndicat étudiant pour distribuer des tracts et rencontrer des filles et puis quand on a dégotté maman, on se dépêche de lui passer la bague au doigt et de lui faire deux gosses, on abandonne le militantisme comme on a arrêté l'espagnol, on trouve un job dans le privé et on s'épuise à la tâche pour rembourser son crédit immobilier ?

— Je n'ai pas...

— La lutte ne cesse jamais, Sliv ! Tu sais ce qui me tue ? C'est que chaque fois qu'un chic type comme toi baise les bras, ces salauds en remettent une couche !

— Les salauds ? Quels salauds ?

— Tu sais très bien de qui je parle : ceux qui sagouinent la planète, ceux qui excisent les petites filles, ceux qui nous montent les uns contre les autres pour nous vendre des canons et des serrures trois points.

Elle dut lire l'incompréhension sur mon visage car elle changea soudain de ton en me gratifiant d'un grand sourire :

— Allons, excuse-moi, je me laisse parfois emporter.

— Je vois ça.

— Je dois absolument faire plus attention, poursuivit-elle comme si elle avait parlé de surveiller sa ligne ou sa consommation de whisky. Parlons plutôt de toi. Tu sais que j'ai tout de suite repéré ton nom chez Baldur Machin Chouette. Margrét m'a dit qu'on ne savait jamais quand tu passais à la boîte.

— Je travaille en free-lance, expliquai-je. J'ai d'autres clients.

— C'est intéressant ?

— Assez, oui, répondis-je en ayant conscience d'avancer en terrain miné. Je voyage beaucoup, je rencontre des interlocuteurs variés : associations, ministres, chefs d'entreprise. Grosso modo, j'aime bien ma vie.

— C'est le principal, approuva Nina un peu trop chaleureusement.

Elle avait décidé d'enterrer provisoirement la hache de guerre. Je lui en fus reconnaissant, même si je sentais qu'elle et moi n'en avions pas terminé.

— Tu as gardé le contact avec certaines personnes de la

fac ? demandai-je pour achever de neutraliser la conversation.

Nous échangeâmes quelques noms sans entrain, en prétendant nous intéresser au sort d'individus dont nous n'avions pas jugé bon de prendre des nouvelles depuis dix ans. Soudain Nina regarda sa montre et se leva.

— Il faut que je file, je suis en retard. J'anime une réunion sur la fonte de la banque. Tu veux venir ?

— J'adorerais, mentis-je, mais j'ai pas mal de trucs à faire ce soir. Je pars demain au Soudan pour un mariage.

— Veinard ! me félicita Nina. Tu en profites pour faire un peu de tourisme ?

— Je ne sais pas encore ce que mes amis ont prévu mais sûrement. Je pars pour deux semaines.

Je vis que Nina prenait mentalement note de ma date de retour. La prochaine fois, pensai-je, je pourrai au moins préparer des fiches.

Je me réjouissais depuis des mois de cette parenthèse africaine, qui m'offrait des vacances particulièrement bienvenues et devait surtout consacrer l'union de mes deux amis les plus chers, Magawati Donogurai et Youssef Khrafedine. Notre rencontre neuf ans plus tôt à Hawaï lors de la remise des prix du meilleur premier dossier avait constitué une étape importante de mon parcours personnel. J'avais réalisé, avec soulagement mais aussi avec une pointe de jalousie, que je n'étais pas seul à m'interroger sur le sens de mon engagement au CFR et que, désormais, mon sort et peut-être ma sécurité étaient entre les mains d'autres jeunes agents à la fois aussi bien intentionnés et aussi maladroits que moi. Une amitié si précieuse méritant d'être cultivée, il m'était arrivé de parcourir dix mille kilomètres pour le plaisir de passer un week-end avec Youssef et Maga qui, sans doute pour me rendre les choses plus commodes, avaient décidé trois ans plus tôt de ne plus se quitter.

J'avais ouvert la voie en intégrant l'Académie dès 1996 ; mes amis, eux, venaient seulement d'en finir avec les rigueurs des hivers sibériens. Chacun était sorti dans le corps dont il rêvait : le Plan pour Youssef et les Opérations spéciales pour

Maga. Cependant, plutôt que de rejoindre l'équipe de Yakoub Khoyoulfaz, Maga avait cédé devant l'insistance des Ressources humaines qui souhaitaient la voir réaliser un MBA. Peu de cadres supérieurs du CFR possèdent une connaissance approfondie du monde des affaires et Zoe Karvelis avait fait valoir à Maga les avantages qu'elle pourrait tirer d'un passage par une université américaine. Maga, qui avait travaillé en entreprise avant de rejoindre le CFR, avait été sensible à cet argument. Elle entendait bien faire carrière et ne négligeait aucun moyen d'accélérer son ascension dans la hiérarchie. Tant qu'à faire, elle avait jeté son dévolu sur Harvard qui, outre sa réputation d'excellence académique, présentait l'avantage d'être à moins de deux heures d'avion de Toronto où travaillerait Youssef. Les jeunes mariés se retrouveraient le week-end.

J'avais lu comme tout le monde que le Soudan semblait progressivement dans l'intégrisme religieux mais je ne m'attendais tout de même pas à découvrir Maga en burqa.

— C'est toi, Maga ? demandai-je en direction d'une silhouette fluette qui tenait une pancarte « Sliv » dans le hall des arrivées.

Le clin d'œil qu'elle me décocha à travers la fente de son voile ne laissait aucun doute mais elle recula comme j'approchais pour la serrer dans mes bras.

— J'en ai très envie mais pas ici. Suis-moi.

Je l'escortai jusqu'à la sortie du terminal où s'allongeait une file de taxis.

— Hèles-en un, veux-tu ? dit Maga.

Nous nous engouffrâmes à l'arrière d'une Toyota Corolla déglinguée. Maga donna l'adresse au chauffeur dans un arabe hésitant puis arracha son voile.

— Bon sang, ce qu'il fait chaud là-dessous !

Elle prit ma main et la pressa doucement entre les siennes.

— Contente de te voir, Dartunghuver. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Maga, c'est bien toi ? De toutes les filles que je connais, tu es la dernière que je me serais attendu à voir sous une burqa.

— Parce que tu crois que j'ai le choix ? Regarde autour de toi.

Je baissai la vitre crasseuse du taxi. Nous venions d'entrer dans les faubourgs de Khartoum et la vue offrait un spectacle familier : route large et poussiéreuse encombrée de minibus dont Fiat et Renault avaient cessé la commercialisation en Europe vingt ans plus tôt, immeubles bas aux façades blanches et ocre, odeurs de poubelles et d'épices, marchands des quatre-saisons poussant péniblement leurs charrettes.

— Tu ne remarques rien ? insista Maga.

— Ma foi, non. On ne peut pas dire que ce soit très moderne mais presque toutes les métropoles africaines ressemblent à ça.

— Je ne te parle pas de cela. Non, vraiment, tu ne vois pas ? Les femmes, Sliv, où sont les femmes ?

J'observai plus attentivement un petit groupe qui entourait une carcasse suspendue à l'étal d'une boucherie. Les silhouettes que j'avais crues féminines étaient en fait celles d'hommes portant la djellaba et, pour certains d'entre eux, le keffieh.

— Les femmes ne peuvent sortir de chez elles sans la permission de leur mari, s'emporta Maga. Officiellement, elles ont le droit de conduire mais je n'en ai encore vu aucune s'y risquer. Une moitié du pays décide pour l'autre, ça me rend folle.

— Et tes beaux-parents ? demandai-je en craignant de connaître la réponse.

Youssef disait de son père qu'il était strict. Quand on connaissait Youssef, il y avait de quoi s'alarmer.

— Ils ne font pas exception à la règle. Lui enseigne le droit islamique à l'Université de Khartoum. Dans un pays qui observe la charia, cela fait quasiment de lui l'égal d'un mollah.

— Et elle ?

— Elle voue une adoration absolue à son mari qui lui a donné onze enfants et me regarde comme une extraterrestre parce qu'il m'arrive de parler sans qu'un homme m'ait posé une question. Tu aurais vu sa tête quand j'ai exprimé l'intention d'aller te chercher à l'aéroport... Je crois en outre qu'elle est désespérée de voir son fils épouser une étrangère. Avec sa position à la Banque mondiale, Youssef pouvait prétendre à un bien meilleur parti.

— Attends qu'ils apprennent à te connaître... Mais vous ne deviez pas vous marier en Indonésie ?

— C'est ce qu'aurait voulu la tradition mais les parents de Youssef et les miens n'ont pas réussi à s'entendre. Khrafedine Senior exigeait une cérémonie dans les règles, « digne », pour reprendre son expression : pas d'alcool évidemment, stricte séparation entre hommes et femmes, j'en passe et des meilleures. Pas vraiment le genre de mes parents, si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais très bien. J'avais rencontré la mère de Maga deux ans plus tôt : une petite bonne femme débordante de vitalité qui avait fait fortune avec son mari en important la marque Ford en Indonésie et coulait désormais une retraite tranquille en trimbalant ses clubs de golf entre Bali et la Floride.

— Maman rêvait plutôt d'un mariage à l'américaine,

avec gros caillou pour sa fille, échange de vœux devant le soleil couchant, magiciens et orchestre musette. Quand j'ai compris qu'ils n'arriveraient jamais à se mettre d'accord, j'ai suggéré une double cérémonie.

— Courageux de ta part...

— Ces derniers jours, d'autres mots me sont venus à l'esprit.

— Et Youssef ? demandai-je, curieux de savoir quel camp avait choisi le futur marié.

— Youssef a beaucoup de mérite, répondit Maga d'un ton crispé qui me fournit ma réponse.

— Il ne pouvait pas venir ?

— Séance d'essayage. Tu connais sa coquetterie légendaire...

Je préférerais entendre Maga faire de l'humour que débiter sa belle-famille. Le taxi se gara devant une grande maison de plain-pied dans un quartier résidentiel. Maga rajusta son voile et dut laisser un pourboire princier car le chauffeur porta ma valise jusqu'à la porte d'entrée.

— Vingt dollars que Khrafedine Senior cite le Coran dans les cinq minutes, chuchota Maga tandis que s'ouvrait la porte.

— Tenu, répondis-je du tac au tac.

Abdul Khrafedine, que j'aurais reconnu entre mille tant son fils lui ressemblait, m'accueillit avec chaleur dans un anglais littéraire et un peu démodé. Je ne me souviens plus exactement des formules qu'il employa mais j'en tirai l'assurance que ma famille était désormais protégée pour six générations.

— Merci infiniment pour votre hospitalité, monsieur Khrafedine, répondis-je au nom de tous les petits Dartung-huver à venir.

— Le Prophète a dit : « Quiconque a suffisamment de

nourriture pour deux personnes devrait la partager avec trois de ses compagnons », énonça-t-il sentencieusement.

Maga frotta discrètement son pouce contre son index pour me signifier ma dette. Khrafedine Senior tapa deux fois dans ses mains et son épouse accourut prestement. Couverte elle aussi de la tête aux pieds, elle proféra deux phrases inintelligibles et fila dans la cuisine. Son mari me prit par le bras et m'entraîna dans son bureau en ignorant ostensiblement Maga.

— Vous venez d'Islande, n'est-ce pas, monsieur Dartunhuver ? me demanda-t-il tout de go.

— En effet, admis-je en jetant subrepticement un œil vers le vestibule.

Maga avait disparu.

— Et quel est le taux de fécondité des femmes islandaises, je vous prie ?

— Je vous demande pardon...

— Combien les femmes islandaises ont-elles d'enfants en moyenne ?

— Un peu moins de deux, je crois. Pourquoi cette question ?

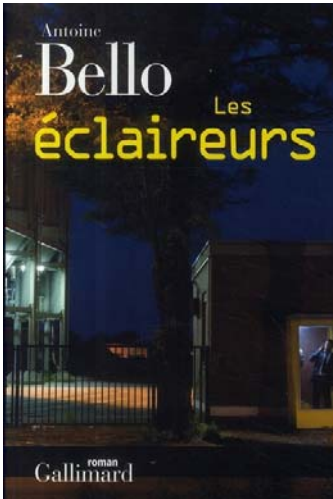
— Ma femme — gloire lui soit rendue — et moi avons donné onze soldats à Dieu et au Soudan. Saviez-vous que les moins de quinze ans représentent la moitié de la population soudanaise et que celle-ci s'accroît d'un million par an ?

— Des chiffres impressionnants, commentai-je prudemment en ne pouvant m'empêcher de les rapprocher de ceux de mon pays.

— Mais qui risquent de fléchir si nous n'y prenons pas garde. C'est pourquoi notre commandeur, l'illustre Omar Hassan al-Bachir, vient de rappeler les musulmans soudanais à leur devoir. Le Coran autorise un homme à prendre

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT
59163 Condé-sur-l'Escaut

N° d'édition : 164644



Les éclaireurs

Antoine Bello

Cette édition électronique du livre *Les éclaireurs*
d' *Antoine Bello*
a été réalisée le 11/03/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en octobre 2008 (ISBN : 9782070124268)
Code Sodis : N02326 - ISBN : 9782072023262